

N° 25 DU 22 JUIN 2012

La Gazette Drouot

L'HEBDO DES VENTES AUX ENCHÈRES

AUT
STORMING

AU CŒUR DES ARTS DÉCORATIFS

Le trompe-l'œil

ART & PATRIMOINE

La collection de la Société Générale

Rendez-vous le dimanche 1^{er} juillet, à Versailles, pour la vente de cette huile sur toile signée Pierre Soulages en 1959 (détail).

Société Générale : l'art contemporain à cœur

Lorsqu'une banque s'intéresse aux arts plastiques, ce n'est pas forcément dans une perspective spéculative, mais plutôt pour humaniser son activité vers un large public.

L'ART ET L'ARGENT ont toujours fait bon ménage. Au point de voir un établissement bancaire s'installer sous les voûtes du Grand Palais lors des deux dernières éditions de la FIAC. Mais n'allez pas imaginer qu'il accueillait des collectionneurs en mal de financement d'un dernier coup de cœur. L'objectif de la présence discrète de la Société Générale n'était pas commercial mais institutionnel, puisqu'elle exposait des œuvres de sa propre collection. Un butin un temps jalousement gardé à l'abri des regards du tout venant dans les tours du siège plantées en plein cœur du plus grand quartier d'affaires d'Europe, La Défense. L'ensemble a gagné en visibilité depuis la mise en place du plan Ambition SG 2015, s'ouvrant à des publics aussi variés que des amateurs férus d'art contemporain ou des enfants de quartiers difficiles.

Mais à quoi ressemble la collection d'art contemporain d'une institution financière, présente dans 82 pays, pour laquelle travaillent près de 160 000 salariés et qui pèse des milliards d'euros ? Réunion élitiste de superstars de la scène contemporaine ? Aréopage de valeurs sûres à haute valeur ajoutée ? Placement de bon père de famille, donnant une image rassurante d'un établissement affrontant la pire crise financière depuis les années 1930 ? Que nenni ! Elle étonne par sa diversité et l'audace de ses choix intégrant les scènes émergentes. Des chiffres, pour commencer : la collection de la Société Générale réunit 350 peintures, sculptures et photographies et 700 lithographies, éditions et sérigraphies, soit l'un des plus importants ensembles d'art contemporain rassemblés par une banque en France. Quant à son contenu, il part de grands maîtres de l'abstraction, comme Soulages ou Zao Wou-qi, jusqu'à de jeunes artistes internationaux. La structure de la collection est composée de deux grands ensembles reflétant l'histoire de sa constitution. Tout commence en 1995 avec la construction des deux premières tours du siège de La Défense, des jumelles dénommées Alicante et Chassagne, œuvres des architectes Andrault et Parat. Le P.D.G. de l'époque, Marc Viénot, souhaite faire entrer l'art contemporain dans



Bernard Piffaretti, *Sans titre*, 2008, acrylique sur toile, 180 x 180 cm, collection Société Générale.

l'entreprise, pour humaniser ce nouveau lieu de travail dont l'échelle gigantesque est bien éloignée de la taille rassurante du siège historique du boulevard Haussmann. L'art devait également favoriser l'échange entre les salariés. Durant deux ans, la banque achète massivement, axant ses acquisitions sur l'art abstrait. Les œuvres sont accrochées dans les salles de réunions, dans les espaces de circulation et jusque dans les cantines

où s'alignent des lithographies d'Andy Warhol. Le hall d'accueil reçoit de son côté une œuvre adaptée à sa taille, une sculpture de Tom Carr de 39 mètres de haut, *Seed, Helix, Mirror of Water*. Puis, plus rien... La collection joue la belle endormie jusqu'à ce qu'une bonne fée vienne la tirer de son sommeil pour lui donner une nouvelle dynamique. Engagée en 2002 pour développer un portail internet, Angélique Aubert est égale-

ment passionnée par l'art contemporain. Elle persuade le directeur de la communication de l'époque de lancer un nouvel axe de mécénat autour de l'art d'aujourd'hui (voir interview ci-dessous). Les acquisitions reprennent, rapidement pilotées par un comité d'experts constitué par Guy Boyer, directeur de la rédaction de *Connaissance des arts*, et Martin Guesnet, directeur associé en charge de l'art contemporain chez Artcurial, complétés à partir de 2010 par Sophie Gonzalez, créatrice d'Artstorming, et Régis Cotentin, commissaire d'exposition. Ils effectuent une sélection d'œuvres, présentée au comité d'acquisition réunissant le P.D.G. du groupe, Frédéric Oudéa, Séverin Cabannes, directeur général délégué, et Caroline Guillaumin, directrice de la communication.

Un budget mesuré

Chaque année, une trentaine de nouvelles œuvres vient enrichir le fonds de la collection, qui augmente progressivement, aucune n'ayant jamais été vendue. Mesuré, 300 000 € par an, le budget d'acquisition ne permet pas de s'offrir les grands noms de la scène contemporaine, mais oblige au contraire à aller dénicher des talents en devenir. En 2008, la livraison de la troisième tour du siège, Granite, signée Christian de Portzamparc, a été l'occasion de lui dédier un programme spécifique tourné vers les scènes artistiques émergentes, les filiales étrangères de la banque étant sollicitées pour faire parvenir des dossiers d'artistes inconnus en France. Ces derniers bénéficient d'une visibi-

lité nouvelle, leurs œuvres pouvant être prêtées à des musées. Car plus question de laisser les œuvres simplement accrochées sur les paliers des ascenseurs des trois géantes de verre et de pierre... La pédagogie est un élément clé de la collection, en priorité tournée vers les salariés, dont 13 000 travaillent sur le site de La Défense. Chaque mois, des conférences sur l'art contemporain sont organisées à l'heure du déjeuner, et elles ne désemplissent pas. Signe de cet engouement, l'*Elephant* de Barry Flanagan placé dans le hall est devenu un point de ralliement privilégié. Son prêt pour une exposition à Toulouse a même provoqué l'ouverture d'un blog sur l'intranet pour réclamer son rapatriement. Depuis 2007, une journée annuelle de l'art est organisée en mars, dédiée aux collaborateurs du monde entier. La même année, un site internet uniquement dédié à la collection a été ouvert. L'intranet de l'entreprise tient à jour tout ce qui s'organise autour de la collection, les acquisitions étant toujours éclairées par une notice explicative. Des petites vidéos décortiquent une œuvre et mettent en lumière le travail de son créateur. La collection est également mise à la disposition des filiales à l'étranger, qui peuvent organiser des événements ou prêter à des musées. Car, à partir de 2004, elle s'est également ouverte à l'extérieur par une politique de prêts à des musées en régions. En 2010, un nouveau seuil a été franchi. D'abord en interne, en associant désormais un salarié à chacun des spécialistes du comité de sélection. Durant un an, celui-ci devient acteur de la constitution du patrimoine artistique de l'entre-

prise (voir interview page 221). Afin de faire vivre la collection et de la mettre en perspective, des commissaires d'exposition sont invités à opérer une sélection exposée dans la mezzanine du hall et les espaces voisins des tours Alicante et Chassagne. Régis Cotentin a légitimement ouvert le bal, suivi par Agnès Violeau, qui a proposé comme thématique l'utopie, Régis Durand poursuivant avec la « Traversée des mondes » (voir page 222). Un réel challenge pour les équipes, chaque nouvel accrochage donnant lieu à un véritable jeu de chaises musicales de dizaines d'œuvres, dispersées dans des tours de 167 et 180 mètres de haut. Régis Durand est le premier à avoir osé déloger des bureaux directoraux des œuvres de Pierre Soulages et Zao Wou-ki, pour lesquelles des emboîtements transparents spéciaux ont été créés. Une grande attention est en effet portée à la conservation des œuvres, en raison notamment de l'atmosphère très sèche des bâtiments et de leur forte proximité avec le personnel. Des conférencières font visiter ces expositions temporaires aussi bien aux salariés qu'au public extérieur. Un compte Facebook réunit d'ailleurs les amis de la collection extérieurs à la banque. Depuis le mois de février, des visites sont organisées à l'attention des enfants, assorties d'un goûter réparateur. L'art contemporain bouge à la Société Générale, qui, par sa politique d'acquisition, propose une véritable pépinière de talents à un vaste public et crée même des vocations de collectionneurs. Les banquiers sont finalement moins conservateurs qu'il n'y paraît !

Trois questions à Angélique Aubert, responsable du mécénat artistique

Comment a été relancée la collection, en 2003 ?

J'ai été engagée à la Société Générale à cette période pour développer un portail internet. J'ai toujours été passionnée par l'art contemporain et je voyais cette collection qui dormait sur les murs. La période étant propice, l'idée de lancer un nouvel axe de mécénat a été retenue. La première année, nous avons acheté quatre œuvres de Thomas Ruff, Jean-Marc Bustamante, François Morellet et Bernard Frize. Il a été décidé de poursuivre l'aventure et en 2004, nous avons mis en place un comité d'experts composé de Guy Boyer et Martin Guesnet, élargi en 2010. Il était important de s'appuyer sur des spécialistes pour faire des choix pertinents. Étant issue du monde de la communication, mon but était aussi de valoriser et faire connaître cette collection.

Si l'on excepte les prêts aux musées, pourquoi est-elle restée longtemps dans l'ombre ?

Jusqu'en 2010, année des 15 ans de la collection, nous avons peu communiqué car elle était essentiellement tournée vers les salariés. Il ne faut pas oublier que c'est pour eux qu'elle existe. L'ouvrir davantage était compliqué car les événements du 11 septembre 2001 ayant considérablement renforcé les mesures de sécu-

rité, l'accès aux tours est très contrôlé. Depuis deux ans, nous nous sommes organisés pour recevoir des petits groupes de visiteurs, des collectionneurs, des amateurs, des amis de musées, des enfants issus des associations et des centres sociaux. En 2004, nous avons privilégié les musées en régions pour exposer la collection, notamment par une politique de prêts et d'actions de mécénat en partenariat avec des institutions, à qui nous donnons carte blanche pour venir « piocher » dans la collection. Elles peuvent ainsi constituer une exposition complète, faire un choix d'œuvres qui viennent en contrepoint d'une de leurs expositions ou encore les mettre en regard de pièces de leur collection, comme le fait le CAPC de Bordeaux, en ce moment, avec l'exposition « Make-up ». Nous aidons aussi les musées de province à acheter une œuvre ou à monter une exposition. Toutes ces actions nous permettent de toucher également nos salariés en régions, pour qui une soirée est réservée. Nous faisons la même chose avec nos filiales étrangères. Par exemple en Europe de l'Est, beaucoup sont partenaires de musées. Nous avons prêté de nombreuses œuvres à Prague, Bucarest et Sofia. Dans ce cas, ce sont les filiales qui choisissent elles-mêmes de soutenir tel musée ou telle exposition.

Vous motivez la création également au sein de l'entreprise. Pouvez-vous nous en dire un peu plus ?

La photographie est l'un des trois points forts de la collection, avec la peinture et la sculpture. Nous organisons un concours interne ouvert à toutes les branches. Vingt photographies prises par des salariés sont sélectionnées par un jury comprenant des collaborateurs et présidé par un spécialiste. Régis Durand a cette année succédé au plasticien Stéphane Couturier. Les photos lauréates sont ensuite mises en ligne sur notre intranet monde et ce sont les salariés qui votent pour élire leurs trois images préférées. L'objectif est de toujours donner une idée d'appartenance en interne. Les experts et les conseils ont un rôle, mais au final ce sont toujours les salariés – ou pour la collection les membres de la direction – qui choisissent. Cela crée un lien fort. La collection n'a d'ailleurs jamais été remise en cause et aucune œuvre n'a jamais été vendue. Pour la direction comme pour les salariés, elle est comme une bulle d'oxygène.

Propos recueillis par Sylvain Alliod

“Des résonances avec notre activité professionnelle”

Didier Bensaid, expert financier pour Société Générale CIB, est membre des Amis de la collection.

Comment jugez-vous l'engagement de la Société Générale dans l'art contemporain ?

J'ai toujours eu une attirance pour les arts plastiques et mon mariage a « aggravé » les choses puisque mon épouse est aquarelliste. C'est elle qui est à l'origine de mon intérêt pour l'art contemporain. Le fait que mon entreprise s'intéresse à l'art casse son image monolithique d'établissement bancaire. À une époque où l'on parle d'hétéronomie du travail, la politique de mécénat de l'entreprise et les Amis de la collection offrent une véritable ouverture pour les salariés vers quelque chose d'épanouissant. Grâce aux Amis de la collection, j'ai visité la passionnante exposition de Maison Rouge sur les néonistes et ainsi découvert un domaine que j'ignorais. De même, le simple fait de savoir que j'allais découvrir le nouvel accrochage de la collection, réalisé par Régis Durand, a transformé ma journée. Il y a également des résonances avec notre activité professionnelle. Ce matin, j'assistais à la signature d'un protocole avec la Chine, pays dont des artistes appartiennent à la collection. L'effort réalisé vers cette culture a un sens.

Comment vivez-vous quotidiennement avec les œuvres disposées dans les tours ?

Chaque fois que je passe dans le hall, je regarde l'hélice de Tom Carr. Elle crée une espèce de vertige extraordinaire. Ça fait du bien d'avoir des œuvres dans les lieux où l'on travaille et où l'on passe, il faut le reconnaître, le plus clair de notre temps ! Je ne suis pas un stakhanoviste de la culture, mais l'art fait partie de la vie. Cela fait dix ans que je suis à la Société Générale. Des œuvres étaient déjà présentes. Nous passions devant, nous les regardions. Puis les achats ont été relancés et accompagnés de conférences, d'explications sur l'intranet. J'aime bien la phrase de Philippe Sollers au sujet des gens qui parlent pour que rien de la peinture ne soit entendu. Pour moi, la peinture est vue, mais elle est également entendue. Il y a le choc émotionnel, mais très souvent les présentations qui sont faites nous permettent *a posteriori* de mieux apprécier l'œuvre, ou du moins de la regarder autrement.



Pierre Soulages, 14 mai 1958, 1958, huile sur toile, 96,5 x 130 cm, collection Société Générale.

Est-ce que l'art contemporain emporte l'adhésion de la majorité de vos collègues ?

Ce qui est massif, c'est l'intérêt pour les conférences, surtout lorsqu'elles sont liées à une grande exposition. Je ne peux pas toujours y assister et le regrette, car c'est important d'échanger avec la médiatrice : cela permet d'aller vers des choses que l'on ne connaît pas. Concernant les œuvres elles-mêmes, une minorité des 13 000 personnes qui travaillent au siège s'y intéresse réellement, mais je n'ai jamais noté aucun phénomène de rejet. Il faut dire que les choix opérés excluent les œuvres jugées trop dérangeantes. En revanche, cela crée une vraie émulation. Les Amis de la collection regroupent six cents personnes, qui vont des néophytes aux collectionneurs. Là, les gens sont impliqués. J'ai postulé pour être l'un des binômes

des experts de la commission de sélection, mais je n'ai pas été retenu pour l'instant.

À défaut d'être dans le comité de sélection, achetez-vous pour votre propre compte ?

Je suis un petit collectionneur. Il y a quinze ou vingt ans, je ne pensais pas acheter car le simple fait de savoir que les œuvres existent me suffisait. Mais la possession change le rapport aux œuvres. Cela fait vivre les artistes, donne du prix aux belles choses... Et puis il est très agréable d'avoir des œuvres chez soi. J'aime aller dans les galeries. Je préfère regarder les œuvres et poser des questions ensuite. Mais parfois, l'émotion est tellement belle et forte que je ne veux pas l'altérer par un échange verbal. Je sais, c'est grave, mais j'essaie de me soigner !

Propos recueillis par Sylvain Alliod

“Défendre nos trouvailles”

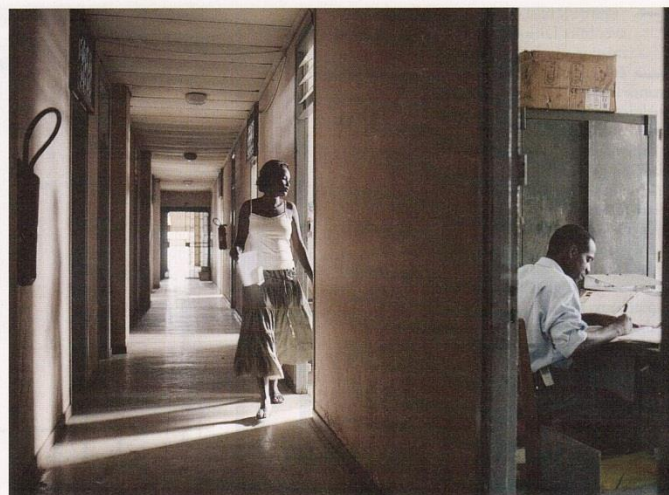
Ingénieur informaticien à la Société Générale, Gabriel de Armano est membre des Amis de la collection et co-expert du comité de sélection 2012.

Comment est venu votre intérêt pour l'art contemporain ?

J'ai toujours été très sensible à l'art. J'ai joué de la musique durant de longues années et maintenant, je m'adonne à la photographie. Étant Vénézuélien, j'ai baigné dans l'art moderne. À Caracas, toute la ville est décorée par des œuvres monumentales d'artistes d'après-guerre. C'est pour cette raison que l'Université centrale est classée au patrimoine mondial de l'Unesco. J'ai grandi avec ça, mais, comme souvent, c'est en quittant mon pays que je me suis rendu compte de cette richesse. Je suis fan de Soto et de Cruz-Diez. La dernière étape de mon parcours artistique a été vers l'art contemporain, grâce à une jeune fille dont je suis tombé amoureux et qui m'a communiqué sa passion. Ensuite, toutes les activités que le mécénat de la banque met à notre disposition m'ont permis de poursuivre mes découvertes. J'ai la chance que mon entreprise s'investisse dans l'art contemporain et qu'il soit offert aux employés de manière immédiate et sans élitisme.

Au sein du comité de sélection de la collection, vous êtes en binôme avec Martin Guesnet. Comment collaborez-vous ?

J'avais déjà déposé un dossier de candidature l'année dernière, mais je n'avais pas été retenu. J'ai récidivé... avec succès ! Dès le départ, Martin m'a conseillé d'aller voir le plus d'expositions possible, de visiter les galeries et de lire des ouvrages spécialisés. Mon rôle est de choisir des œuvres pour les proposer au comité de sélection. J'ai commencé par chercher sur Google quelles galeries représentaient en France les artistes que j'apprécie. Avec Martin, nous en visitons et discutons des œuvres que nous avons vues chacun de notre côté. Nous communiquons par mail et nous rencontrons à peu près toutes les trois semaines. L'art contemporain est extrêmement vaste et Martin me donne des indications pour que mes choix s'inscrivent dans la cohérence de la collection. Tous les deux mois, nous nous réunissons avec les autres membres de la commission pour défendre nos trouvailles.



Guy Tillim, *Bureaux administratifs, Antsirana, Madagascar, 2007*, impression pigmentaire sur papier archive coton, 91,5 x 131,5 cm, collection Société Générale.

Avez-vous déjà découvert un artiste ?

Oui, et un peu par hasard... Sachant que je faisais cette année partie du comité, un collègue m'a mis en contact avec un couple d'artistes que sa colocataire connaissait. Je suis allé dans leur atelier à Argenteuil et j'ai beaucoup aimé leur travail respectif. Il s'agit de Raul Illarramendi, Vénézuélien, et Georgia Russel, Écossaise. Elle était exposée à la dernière FIAC chez Karsten Greve. Martin ne les connaissait pas et a apprécié leur travail. L'élaboration de leurs œuvres est particulièrement lente, aussi n'avons nous rien pu présenter pour la dernière session du comité d'acquisition. En revanche, ce devrait être possible pour celui de novembre. Ce type d'exemple répond au rôle attribué aux

collaborateurs membres du comité de sélection : aller là où les experts ne vont pas forcément. Bien entendu, je ne fais pas des découvertes comme celles-ci tous les dimanches ! Mais il est très satisfaisant d'apporter son petit grain de sable à la constitution de la collection.

Et vous-même, collectionnez-vous ?

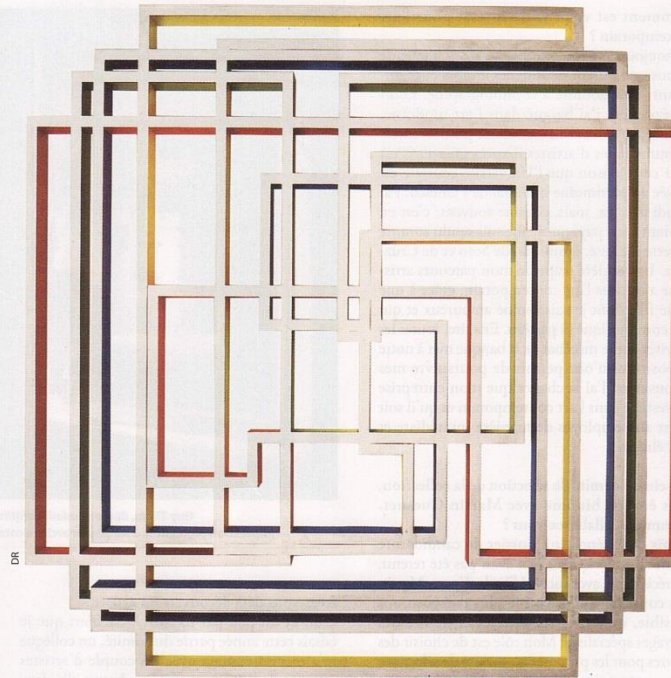
Oui, mais à la mesure de mes moyens ! J'ai acheté une sérigraphie d'un artiste de rue qui s'appelle Shepard Ferri et une photographie de Malick Sidibé. J'ai aussi ressorti un cadeau que m'avait offert mon père. Enfant, je l'avais accompagné au vernissage d'une exposition de Botero à Caracas. En souvenir de ma rencontre avec l'artiste, il avait acheté une sérigraphie. S. A.

Porter un autre regard sur une collection

Une exposition annuelle au siège de la Société Générale offre à tous un nouveau regard sur les œuvres de la collection. Carte blanche a été donnée à Régis Durand.

C'ÉTAIT UN DÉFI, Régis Durand l'a relevé avec brio. Lorsqu'il a appris sa nouvelle mission, il a d'abord étudié le catalogue édité des œuvres de la collection et demandé la liste des nouvelles acquisitions depuis son édition. Il lui fallait un fil conducteur... « J'ai trouvé le thème assez vite », explique-t-il, « mais il fallait que je me familiarise avec les lieux, que j'étudie en profondeur les œuvres pour choisir celles qui apportent du sens à l'idée. Je voulais réaliser une exposition lisible ». Ce besoin de clarté s'annonçait délicat, au vu de l'espace dispersé des deux côtés de l'atrium. « J'ai trouvé une idée, celle de concevoir l'art comme un voyage, une série de voyages. Pour employer un terme quelque peu pompeux, une phénoménologie du regard ». Les choix s'opèrent lentement, chacun longuement mûri, parsemé parfois d'obstacles : certaines peintures majeures ornent des bureaux directoriaux, et chacun espère retrouver au plus vite son accrochage. Il y a aussi des problèmes de sécurité et d'accrochage, certains murs ne pouvant être percés. « Ce devait être un travail sur la réception des œuvres : il fallait trouver la bonne distance, penser à l'attitude mentale, le degré d'investissement des spectateurs et des passants ». La difficulté, reconnaît-il, est que « c'est différent pour chacun. J'ai tenté d'articuler mon expérience personnelle, pour aider chacun à faire son propre parcours ».

Sous le titre « Traverser des mondes », Régis Durand nous propose donc une invitation au voyage. Le parcours se développe selon deux axes, chacun comportant deux parties : « Comment les œuvres s'ouvrent ou se ferment au regard - Le monde comme un regard », suivie par « Faire écran ». Puis on l'aborde comme « Manière de faire des mondes » et « Une langue inconnue ». Dès la première salle, le spectateur est intrigué par une photographie et une sculpture qui semblent présenter le monde à l'envers. Toutes deux sont des créations de Philippe Ramette. *Contemplation personnelle* (2003) « nous oblige à nous situer par rapport à cette perception. L'artiste est suspendu à une prothèse, il bascule son appareil et nous perdons pied dans ce nouvel



Franz Pichler, *Sculpture A*, 1996, sculpture en aluminium peint, 150 x 150 x 10 cm, collection Société Générale.

espace ; il induit un trouble de la perception, comme dans sa sculpture où les rôles de la chaise et de la corde sont inversés ». Ce plasticien commence par la sculpture où les objets doivent engager un processus de réflexion loin de leur usage quotidien. Sa prochaine étape est de mettre en scène ses installations dans des photographies. Pour lui, il s'agit de construire d'une manière

rationnelle une image irrationnelle... Il n'hésite pas à se mettre en scène lui-même dans des situations « renversantes » dans tous les sens du terme. Régis Durand souligne : « On voit le monde travers un certain regard et l'essentiel des photographies de la collection participent à cette réflexion ». Processus que l'on retrouve adoptés de manières différentes par des photographes

comme la Finlandaise Elina Brotherus. Dans *Green Lake* (2007), elle place le premier plan, où se trouve le spectateur, qui suit du regard deux personnages vus de dos sur des plans différents. Se perdent-ils dans le paysage boisé qui se mire aussi à la surface de l'eau ? Avec des codes classiques, cette « photo est évocatrice du romantisme allemand », commente le commissaire de l'exposition, « mais ce que j'aime beaucoup est le fait d'être là, de regarder ce qu'ils contemplent et du coup d'entrer dans un univers qui est en partie le leur ». Cette familiarité avec le sublime, inscrit dans une tradition picturale, se retrouve dans un cliché de Marc Riboud, *Huang Shan, Chine* (1983). Enfin, un tirage « parle d'une question essentielle en photographie comme en peinture : celle de la perspective, élément fondateur de l'art occidental. Le Norvégien vivant actuellement en France Per Barclay photographie « ses installations, où il fait couler de l'huile de vidange puis de l'eau jusqu'à atteindre environ 10 cm de profondeur sur le plancher d'une pièce ; il capte de l'extérieur les jeux de reflets sur cette surface luisante, noire, lisse. Le regard est partagé entre ce vers quoi il doit aller naturellement (la fenêtre par exemple) et la surface qui lui renvoie le reflet du reflet. » On est ici à la limite entre l'ouverture vers le monde et l'écran qui nous le cache, « devenant lui-même l'œuvre », explique Régis Durand en poursuivant le parcours. Marie Maillard, représentée par *Water I* (2006), pose la question de la réalité et du virtuel, de leur interconnexion. Dans cette cascade, « l'important est le jeu de l'illusion, le travail sur l'anamorphose de la peinture, lié aux lois de l'optique », explique-t-il devant cette image argentée abstraite. « Tout autre est la démarche d'Éric Poitevin dans *Sans titre* (2000). Son travail consiste à donner un maximum de présence à l'objet, de rendre celle-ci massive, incontournable. Ici, vous êtes confronté à l'être-arbre ! La gestuelle des branches, la travail sur la matière, en l'occurrence l'écorce. » Ce tirage s'inscrit dans la « longue histoire de la photographie de l'arbre », ajoute-

Bio express Régis Durand

1941 Naissance à Sarlat (Dordogne)

1975 Agrégé de l'université (Paris III)

1996 Directeur du Centre national de la photographie

2003-2006 Directeur du Jeu de paume

2012 Directeur du Printemps de septembre à Toulouse, festival de création contemporaine.

Juin Commissaire d'exposition pour « La Morada del Hombre », collection Martin Z. Margulies, La Corona et Barcelone, présentée partir du 21 septembre au KAdE à Amersfoort, Hollande.



© Elina Brotherus

Elina Brotherus, *Green Lake*, 2007, photographie couleur sur papier Crystal Archive Fuji, 80 x 97 cm, collection Société Générale.

t-il, « sujet qui ne bougeait pas ! » Nous sommes à une charnière, l'écran devient à son tour objet de contemplation. Une bonne introduction à ce basculement est un relief poli de Laurent Grasso. Il « inclut dans les choses qui font obstacle au regard, ici une copie en cuivre d'éléments d'insonorisation, transforme son côté hostile par la sensualité de la matière même dont les reflets varient au fil des heures », selon notre guide expert qui poursuit : « C'est la puissance de la peinture abstraite, une invitation à découvrir d'autres mondes, d'autres harmonies par la couleur, sensuelle chez Olivier Debré avec *Gris coulé sur orange* (cuivre), toile peinte en 1990, où la peinture comme poudreuse emmène au plus profond de la composition par des jeux de transparence. Ou par la rigueur de la composition qui nous séduit par exemple chez Dewasne, *Esprit des lois*, peinture laquée sur métal de 1952 ». On voit aussi dans cette œuvre l'appropriation de matières contemporaines par les artistes. « Ils adoptent des outils inattendus, des rebuts, des bulles de savon, que sais-je ? L'important est de créer un nouveau langage. » Ces nouveaux signes peuvent paraître abscons pour certains, mais en fait ils autorisent une grande liberté. « Leur déchiffrement est donc nécessairement aléatoire », souligne encore Régis Durand. Face à *Sculpture A* (1996), sorte de labyrinthe en aluminium peint du plas-

ticien autrichien Franz Pichler, on peut suivre le fil visuel d'une simplicité trompeuse ou se laisser guider par d'autres sensations induites par les angles droits, les vides, les couleurs... « C'est l'un des grands plaisirs que nous prenons de cette approximation », conclut-il. Nous devenons en quelque sorte les co-inventeurs de ces langues étranges. Alors s'ouvre pour nous un monde imprévisible. » Régis Durand a réussi son pari, nous faire « traverser des mondes », suivre « l'enchaînement mystérieux [qui] les liait ensemble, en un récit dont la clé est toujours à venir ». ●

● Collection Société Générale, Tours Société Générale, 17, cours Valmy, Paris La Défense 7, www.collectionsocietegenerale.com

● « Traverser des mondes », carte blanche à Régis Durand. Jusqu'en septembre. Dans le cadre de cet accrochage non accessible au public, deux visites sont proposées aux lecteurs de *La Gazette* les mardi 10 et jeudi 12 juillet à 12 h 30. Le nombre de personnes par groupe est limité à 20. Inscription : laure.mignard@socgen.com

● « Make-up », CAPC - musée d'Art contemporain, 7, rue Ferrère, 33000 Bordeaux. www.capc-bordeaux.fr - Jusqu'au 26 août. Cette exposition est conçue à partir d'une sélection d'œuvres de la collection Société Générale mises en relation avec quelques pièces de la collection du CAPC.